



Gustave Courbet
(Ornans 1819-1977 La Tour-de-Peilz)

La vague,
huile sur toile, 35 x 59 cm,
signé (en bas à gauche) « G. Courbet »

Gustave Courbet se familiarise avec les paysages de mer lors d'un séjour en Normandie en 1840 avec son ami Urbain Cuenot. Il revient sur les bords de la Manche en 1852 et y séjourne régulièrement de 1865 à 1869, notamment au Havre, à Honfleur, Trouville, Dauville et Etretat. Fasciné par le mouvement renouvelé et insaisissable de la houle, Courbet exécute une importante série de *vagues*, *trombes* et *mers orageuses*, à la fin de l'été 1869. Le peintre, qui loge dans une maison située sur la plage, observe par la fenêtre le spectacle de la mer, dont il est le témoin solitaire. Il ne peint pas directement sur le motif et se contente de noter dans un premier temps les détails, les jeux de couleurs, les rapports de l'air et de l'eau, afin de reproduire l'essentiel de ces visions dans sa chambre d'auberge ou plus tard dans son atelier (**ill. 1 et 2**). La mer, qui avait jusqu'alors un statut d'exception, prend désormais une place prépondérante dans sa production, qu'elle soit liée directement à ses séjours sur la côte normande ou à leur souvenir. La veine renouvelée du réalisme exprimée dans les *vagues* apporte à l'artiste la reconnaissance d'un nouveau public sous le Second Empire, jusqu' à la fin de sa vie, alors qu'il est exilé en Suisse.



ill. 1 : Gustave Courbet, *La vague*, 1869,
huile sur toile, 67 x 107 cm,
signé (bg), Kunsthalle, Brême



ill. 2 : Gustave Courbet, *La vague*, 1869,
huile sur toile, 71 x 116 cm,
Le Havre, musée Malraux

Notre œuvre pourrait constituer l'une des premières *vagues* exécutées par Courbet à la fin des années 1860. En effet, l'aspect assez atypique de la signature se retrouve notamment dans une autre toile exécutée par l'artiste à une date proche, en 1866¹ (**ill. 3**).



ill. 3 : Gustave Courbet, *Paysage de neige dans le Jura, avec un chevreuil*,
1866,
huile sur toile, 60 x 76 cm,
daté et signé (en bas à droite) « 66 / G. Courbet »,
CR n°564, Troyes, musée d'art moderne, collection Pierre Levy



signature de notre toile



signature de l'ill. 1
(CR n°564, Troyes, musée d'art moderne)

¹ Avec un G un peu écrasé et un C qui se prolonge sous le o.

On recense un grand nombre de *vagues* représentées au moment où le rouleau, prêt à s'abattre sur la grève dans un brutal jaillissement d'écumes, se casse, à l'instar de notre œuvre (ill. 4 à 7). Si Courbet répète plusieurs fois cette composition entre 1869 et 1872, il introduit cependant toujours des variantes (forme de la vague, présence éventuelle de rochers au premier plan et de bateaux à l'horizon, ciel dont la couleur varie, plus ou moins chargé de nuages, etc).



ill. 4 : Gustave Courbet, *La vague*, 1869, huile sur toile, 50 x 65 cm, signé (en bas à gauche) « G. Courbet », CR n°678, vente Christie's, NY, 26 octobre 2005.



ill. 5 : Gustave Courbet, *La vague*, 1869, huile sur toile, 65 x 81 cm, signé (en bas à gauche), CR n°680, Edimbourg, National Gallery of Scotland



ill. 6 : Gustave Courbet, *La vague*, 1872, huile sur toile, 48,5 x 55,5 cm, signé (en bas à gauche) « G. Courbet », CR n°811, Vente Christie's, Londres, 30 juin 1999, lot 128.



ill. 7 : Gustave Courbet, *La vague*, 1872, huile sur toile, 60,5 x 91,5 cm, signé (en bas à gauche) « G. Courbet »,

Courbet innove en représentant la vague de manière frontale : il se positionne volontairement face à la mer qui devient la métaphore du mouvement pur. Hypnotisé par le flux et le reflux des vagues évoquant à la fois le temps infini du monde et un temps très fugitif, Courbet s'approche au plus près de cette eau mouvante. Tout en puisant ses sources dans le romantisme, il ouvre la voie à de nouvelles recherches et s'intéresse à la mer pour sa puissance et pour son rythme. Cette dernière n'est plus seulement le cadre d'une scène mythologique, comme chez Cabanel à la même époque. Libre de toute anecdote ou drame humain, la mer devient ici, à l'opposé de la marine classique, le sujet même de la toile.

Contrairement à ses paysages évoquant une nature sereine, les inquiétantes marines de Courbet semblent annoncer une menace ou une fureur, et donnent l'impression d'assister à un danger réel. Comme l'affirme André Fermigier, « la série des vagues peintes à Etretat nous fait pénétrer au cœur même du lyrisme de Courbet, de son émotion devant l'impétuosité de la nature, les brusques et sauvages sursauts de la vie organique. » On retrouve, dans notre vague, la technique usitée habituellement par l'artiste afin d'exprimer la matérialité de cette eau violente : les crêtes blanches des vagues sont écrasées ou projetées au couteau à palette, et cette matière dense et épaisse devient elle-même écume ou embrun. Avec beaucoup de naturalisme, le peintre traduit toute la force des éléments. Ces effets de matière sont également visibles dans d'autres *vagues* peintes en 1869 à Etretat (**cf ci-dessous détails des ill. 4 et 5**). Ce traitement au couteau suggère la force primitive de la vague, et exprime son caractère éphémère et instantané.

Victor Hugo écrit à la même époque : « les apparences marines sont fugaces à tel point que, pour qui l'observe longtemps, l'aspect de la mer devient purement métaphysique. (...) Cette brutalité dégénère en abstraction ». Par ce procédé, particulièrement sensible dans notre vague, Courbet ouvre la voie à la peinture abstraite du XXème siècle.



détail de l'ill. 5

(1869, CR n°680, musée d'Edimbourg)



détail de notre vague



détail ill. 4 : (1869, CR n°678)



détail de notre ciel

Amélie du Closel

Bibliographie en rapport :

Robert Fernier, *La vie et l'œuvre de Gustave Courbet, catalogue raisonné, tome II : peintures*, Lausanne, 1978.

Anette Haudiquet, Laurence des Cars, Dominique de Font Réaulx et coll., *Vagues. Autour des paysages de mer de Courbet*, MuMa, Le Havre, 13 mars – 6 juin 2004, catalogue d'exposition, Paris, 2004.